●●● excellent ●●○ à voir ●○○ pourquoi pas ○○○ à éviter

Kaplanoglu, le réalisme spirituel

Le cinéaste turc livre « Miel » et « Milk », les deux derniers volets de sa trilogie

Portrait de l'artiste en jeune garçon : Yusuf à l'âge de 6 ans. BODEGA FILMS

Milk ●●●

Miel ●●●

Les cinéphiles ont de la chance cette semaine. Un double plaisir leur est offert : celui de découvrir le Turc Semih Kaplanoglu, grand cinéaste encore méconnu, à la puissance d'évocation d'un Tarkovski, et ce par le biais de deux films de lui. N'attendez pas que la cynique logique commerciale les ait balayés de l'horizon.

Ces deux films font partie d'une trilogie que Semih Kaplanoglu avait commencée avec *Yumurta* (« Œuf »), présenté à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes en 2007, et sorti en salles quelques mois tard. *Süt* (« Lait »), qui sort sous le titre anglais *Milk*, fut sélectionné à la Mostra de Venise en 2008, et *Bal* (« Miel ») au Festival de Berlin en 2010, où il a obtenu l'Ours d'or.

Le héros de cette trilogie, dont nous suivons la vie selon une chronologie inversée, comme un long flash-back, est un certain Yusuf, poète. Un personnage inspiré par sa propre jeunesse. Dans *Yumurta*, il était âgé de 40 ans et revenait dans son village natal pour enterrer sa mère.

Dans *Milk*, nous le retrouvons à 18 ans, alors qu'il commence à être publié dans des revues littéraires tout en vivant toujours chez sa mère, dont il a du mal à accepter le désir d'entamer une relation intime avec le chef de gare. Dans *Miel*, il a 6 ans, et vit avec ses parents dans la campagne d'Anatolie. Le métier de son père, apiculteur, suscite en lui une admiration dévote. A l'aise dans les majestueuses forêts magiques avec le prospecteur de ruches noires, il perd ses moyens, bégaie en classe, reste mutique avec sa mère. La mort accidentelle de son père le plonge dans un désarroi.

Au-delà de l'époque

Le choc, quand on voit un film de Kaplanoglu, dépouillé de musique et presque sans paroles, voué aux bruits animaliers, aux échos du vent ou de la pluie, est le défilé d'émotions, le chaos de sensations qui, dans les deux premiers films, ramènent sans cesse le héros à sa petite enfance, et dans le troisième le confrontent à ses rêves. Ce cinéaste a une approche du temps qui nous mène bien au-delà de l'époque où vivent ses personnages, et une façon de les regarder qui nous fait pénétrer dans leur âme. Il parle de son style comme d'un « *réalisme spirituel* », de son art comme d'une scrutation de la vie « *à la lumière des puissances supérieures* ».

Dans *Yumurta* frappait d'emblée une façon d'égrener de petits gestes anodins qui prenaient valeur de symbole. Une fleur dans un pot, un bol de lait, un puits envahi d'herbes, l'odeur d'un oignon, et cet œuf annoncé par le titre, signe de la séparation avec la mère, de l'heure de briser sa coquille. La trilogie est bâtie sur ce lien du fils et de sa mère, lien forcé quand celle-ci se retrouve veuve et confrontée à un petit garçon fracassé par la disparition de son modèle paternel dans *Miel*, lien rompu lorsque Yusuf doit accepter la sexualité de celle qui l'engendra et renoncer à vivre de ce qui le nourrissait jusque-là, l'économie laitière, dans *Milk*, film du sevrage.

Chez Kaplanoglu, la mère est aussi tradition. Les films parlent autant d'émancipation que de rupture avec un monde voué à disparaître. Ils dépeignent le choc entre la beauté d'un monde rural, ancestral, une nature inviolée, et la modernité. La modification du paysage, le passage de l'agriculture à l'industrie, de la terre à l'usine. Il regrette un temps où l'œuf était pondu dans le poulailler familial, le lait produit dans une économie domestique, le miel récolté dans le respect de la nature.

Milk et *Miel* débutent par une scène où un être humain est suspendu la tête en bas. Une jeune fille soumise à une sorte d'exorcisme destiné à faire sortir le serpent qui s'était introduit en elle par sa bouche dans *Milk*, le père à la merci d'une branche qui ne va pas tarder à craquer dans *Miel*. Kaplanoglu voit sa Turquie défigurée, son paradis à l'envers. Yusuf, tout au long de ces trois films, reste taiseux, fragile, introverti. La poésie sera son refuge. Les animaux, dont Kaplanoglu justifie la présence par une fidélité aux rapports qu'entretiennent les bêtes et les hommes, surgissent comme reflets de l'inconscient.

Le serpent de *Milk* que l'on a vu extirper d'un corps féminin par l'effet de la fumée réapparaît dans la cuisine de la mère de Yusuf, lorsque celle-ci entame une relation intime avec un homme étranger au foyer. Le film se termine par une séquence métaphorique dans laquelle Yusuf enlace un énorme poisson-chat. Dans *Miel*, Yusuf gamin apprend à réciter *Le Lion et le Rat* ou *L'Aigle et la Tortue*. Une biche passe à côté du père en crise d'épilepsie. Les abeilles meurent. L'espace devient inhabitable.

Limpide, élégiaque, radieux dans sa manière d'évoquer les épreuves de Yusuf, le cinéma de Kaplanoglu apaise, fascine, grandit. Les scènes où Yusuf côtoie des jeunes filles sont empreintes de timidité et de respect. Il n'y a chez lui que contemplation là où d'autres succombent à la complaisance esthétique, y compris dans ses fins qui n'ont d'énigmatiques que les apparences. *Milk* : une lampe aveuglante comme un soleil. *Miel* : un seau d'eau où se reflète la lune. La lampe est celle d'un jeune homme travaillant à la mine et qu'illuminent ses espoirs de devenir écrivain. La lune est ce qui brille la nuit, à l'heure du deuil, quand ont résonné les prières. Deux façons, pour Kaplanoglu, de signifier le caractère instinctif et sacré de ce en quoi croit son héros, son double : la poésie. ■

Jean-Luc Douin

Miel (1 h 43) et Milk (1 h 42), films turcs de Semih Kaplanoglu. Avec Melih Selçuk, Bora Atlas, Basak Koklükaya.

Semih Kaplanoglu : « J'ai perdu ma jeunesse avec ces films. C'est une délivrance »

La fnac présente

Bret Easton Ellis

Rencontre avec l'auteur pour la sortie de
Suite(s) Impériale(s) (Robert Laffont)